

DÉLIRES ET DÉFENSES. CONTRE QUOI ?

Nous allons examiner quelques types de délires en prenant des exemples de films particulièrement démonstratifs, et nous verrons dans chaque cas, le type de délire en cause, ses mécanismes, et les défenses mises en jeu.

Dans trois films assez proches, on est en présence d'un délire de persécution, sur fond de paranoïa. On y voit des éléments de soupçons généralisés, basés au départ sur des faits réels, qui font office de « starters ».

C'est ainsi que dans « **Conversation secrète** », le métier du héros interprété par Gene Hackman, est d'espionner, à l'aide de prises de son sophistiquées, depuis un « van » garé dans une zone proche de l'endroit à espionner, qu'il soit professionnel ou privé. Bien sûr, lui-même reste très secret, comme le sont les voyeurs, fermant rideaux et persiennes lorsqu'il rentre chez lui, pour un dîner solitaire ritualisé.

Un rêve lui fait revivre ses traumatismes infantiles, avec la « femme en gris », figure maternelle qui le culpabilise. Il ne faut donc pas s'étonner lorsqu'il se pense espionné à son tour, avec des hallucinations, et une quête croissante de micros cachés, aboutissant à la destruction progressive de son appartement, avec bris de statuettes, et arrachage du papier peint et des lattes de parquet.

On voit bien là en cause la « *dénégation projective* », le bénéfice immédiat se trouvant dans le report sur autrui, sur le persécuteur, de toute faute.

On rapprochera, bien sûr, de ce film, « **The end of violence** », où il s'agit encore d'un « surveillant », un scientifique de la NASA, chargé, à l'aide de caméras de surveillance, de travailler sur un projet top secret du contrôle de la violence dans Los Angeles, mais il s'aperçoit, ici encore, qu'il est lui-même observé.

« **Complot mortel** » nous montre un chauffeur de taxi écorché vif, développant aussi un délire de persécution, dans lequel tous les murs de sa chambre sont tapissés de coupures de journaux, des « preuves », le « starter » ayant ici été une expérience sur ses réactions, faite par des spécialistes du contre-espionnage.

Il en est de même chez ce mathématicien génial qu'était John Nash, dans « **Un homme d'exception** », semblant masquer une schizophrénie débutante.

Quant à « **Terre d'abondance** », ce sont des méthodes de commando qu'utilise Paul, un vétéran du Vietnam, pour traquer les Pakistanais suspects de terrorisme, dans la vague de soupçons post-onze septembre.

Il voit la réalité environnante comme avec une erreur de mise au point, laissant dans le flou tout ce qui ne se rapporte pas à sa « *recherche des cellules dormantes* », obsédante, avec des affirmations péremptoires : « *Ce n'est pas une coïncidence, c'est un SIGNE* ».

Mais on va voir que, chez ce solitaire isolé, là encore, son délire représente une défense contre une profonde dépression qui s'exprime lorsque sa nièce (une mystique arrivée récemment d'Israël pour s'occuper des « homeless », nombreux dans la périphérie de Los Angeles) lui fait prendre conscience à la fois de ses erreurs, et du vide de sa vie. Il se compare alors aux « *Tours jumelles, brûlant à l'intérieur, mais restant debout, trop fières* »

Deux films français nous montrent un délire très différent, un délire érotomaniac sur fond passionnel de structure hystérique (généralement psycho-névrotique).

Un bon exemple se trouve dans « **À la folie pas du tout** », dans lequel Angélique, la bien nommée (interprétée par Audrey Tautou), se persuade que Loïc, cardiologue dont la femme est enceinte, est amoureux d'elle, à la suite de multiples interprétations de paroles et de gestes anodins. Comme il est classique dans l'évolution de ces délires, après la période de lettres enflammées puis de cadeaux de plus en plus importants, son dépit se transforme en haine, puis se déplace sur l'épouse, qu'elle blesse lors d'un accident de circulation - auquel le bébé ne survivra pas.

L'intérêt de ce film est sa présentation en deux parties : le point de vue d'Angélique, qu'on découvre comme atteinte d'une profonde dépression anaclitique se décompensant si on essaie de lui démontrer son erreur (« *Et si j'arrête de croire et d'espérer, qu'est-ce qu'il me reste ?* ») et le ressenti harcelé de Loïc.

Il en est de même dans « **Anna M.** », où seuls les acteurs et les professions sont différents. Lui est chirurgien orthopédique et lui a seulement dit « *appuyez-vous sur moi* », lors d'une consultation de contrôle post-opératoire de la marche, parole évidemment perçue comme une « déclaration ». Mais les phases d'amour, de dépit, puis de haine, sont identiques.

Deux exemples de délires mystiques, très différents dans leur mécanisme (au contraire des films précédents très homogènes, on l'a vu) sont deux films américains.

Le premier, « **Agnès de Dieu** », a le mérite d'intégrer deux histoires : celle d'une nonne infanticide, Sœur Agnès, devenue amnésique, comme défense pour oublier son acte - un bébé étranglé, dans la corbeille à papier - et celle de Martha, une jeune psychiatre, interprétée par Jane Fonda, venue avec mission de l'expertiser et de convaincre de son irresponsabilité pénale la Mère Supérieure, interprétée par Anne Bancroft.

Et on va voir le centre d'intérêt se situer d'abord sur le délire mystique de la nonne : c'est Dieu qui lui a envoyé cette épreuve (on apprendra par la suite que c'est le jardinier du couvent qui est en cause), puis sur la relation entre Martha et la Mère Supérieure, et enfin, à travers ce « transfert », Martha va se remémorer nombre de souvenirs traumatisants face à sa mère aussi rigide.

Le second film : « **Rest in peace** », est bien particulier puisqu'il s'agit du portrait d'un peintre connu, parfois qualifié de « prophète nihiliste », qui, ici, s'explique longuement, sans cesser de peindre, parfois avec des lunettes /loupes (tant certains de ses écrits, sur la toile, sont fins), sur son enfance, sa vision du monde et sa peinture.

Ce peintre, dont les initiales sont J.C., ce qui l'amène évidemment, à déclarer : « *Je suis Jésus et je suis l'antéchrist, je suis les deux à la fois* », prend plaisir à exécuter des portraits de « serial killers » célèbres, en déclarant : « *Quand je peins des monstres, c'est en MOI que je fouille* », paraphrasant ainsi la phrase de Nietzsche dans Zarathoustra : « *Lorsque tu regardes au fond de l'abysse, l'abysse aussi regarde au fond de toi* ».

Il exprime aussi, tout en peignant, ses contradictions (« *Mes tableaux sont très ordonnés, contrairement au désordre qui est en moi* », son ambivalence vis-à-

vis d'un père alcoolique et violent, son besoin d'enclorre ses peintures dans un triple cadre : le cadre extérieur habituel, le cadre intérieur, peint sur la toile, et celui qui, à l'intérieur du tableau, entoure chaque vignette, évoquant ainsi la phrase de Van Gogh : « *Quand je peins, les émotions exprimées sont tellement intenses, qu'il faut toujours plus de limites pour les contenir* ».

On peut, au total, à travers ces différentes paroles de sujets délirants persécutés, passionnés, mystiques, voire messianiques, sur fond paraphrénique, réfléchir sur les fonctions qu'occupent ces délires - et les bénéfices obtenus.

Dr J.G.VEYRAT

(Président d'honneur de la Société Française de Psychopathologie de l'Expression et d'Art-Thérapie)

Cet article fait suite à la communication présentée aux Journées d'Automne 2007 à Paris : "Construction, Reconstruction, Délire"

Filmographie

Colombani Laetitia : « A la folie, pas du tout » Fr. 2002

Donner Richard : « Complot mortel » (Conspiracy theory) USA 1997

Ford Coppola Francis : « Conversation secrète » (The conversation) USA 1973

Howard Ron : « Un homme d'exception » (A beautiful mind) USA 2001

Jewison Norman : « Agnès de Dieu » (Agnes of God) USA 1985

Pejo Robert-Adrian : « Rest in peace » Austr. 1996

Spinosa Michel : « Anna M. » Fr. 2007

Wenders Wim : « End of violence » USA 1997

Wenders Wim: "Terre d'abondance" (Land of plenty) USA 2004